

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE FANTASQUE.

N. AUBIN, Rédacteur,
W. L. ROWEN, Imprimeur,

PROPRIÉTAIRES.

No. 46, Rue Grant, St. Roch.
No. 7, Rue des Prairies, St. Roch.

CONDITIONS.

Ce Journal se publie au No. 46, Rue Grant, St. Roch, deux fois par semaine, le LUNDI et le JEUDI. La feuille du Lundi contient 8 pages et se vend quatre sous; celle du Jeudi en a 4 et se vend deux sous. L'abonnement est de un shelling par mois, ou dix shillings par année, payable d'avance. On peut souscrire pour autant de mois que l'on veut. Les frais de poste se monteront à cinq shillings par année. On n'envoie pas le journal à la campagne pour moins de six mois.

Les ANNONCES seront insérées au prix des autres Journaux.



DEPOTS.

On trouve le *Fantasque* au Bureau du Journal, chez Mr. E. LINDAS, marché de la Haute Ville, et chez Mr. A. M. MARTIN, Basse-Ville.

AGENTS.

Montreal, — Chez Mr. IGNACE BOUCHER, Rue Ste. Thérèse, où l'on reçoit de souscriptions.

Trois Rivières, — Chez M. OLIVIER BUREAU, Etud. en Droit.

Les personnes qui désirent se charger de l'agence du *Fantasque* dans les campagnes ont priées de nous le faire savoir.

Je n'obéis ni ne commande à personne; je vais où je veux; je fais ce qui me plaît; je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.

Vol. 2.

Québec, 22 Novembre, 1841.

No. 87.

MÉLANGES.

LA CROIX D'HONNEUR.

—Où, mam'zelle Rose, disait Pierre Martin en tortillant son chapeau, je vous aime... voilà ce que je voulais vous faire savoir.

Après cette phrase, articulée faiblement et d'une voix tremblante, Pierre Martin fit un gros soupir, et l'anxiété qui était peinte sur sa physionomie parut en partie se dissiper.

—Vous, monsieur Martin? répondit Rose en hésitant, et en baissant les yeux.

—Mon Dieu, oui, mam'zelle, reprit Martin, dont l'audace croissait peu à peu. A présent que le grand mot est lâché, je vous avouerai même qu'il y a déjà bien long temps que je vous aime... sans qu'il y paraisse... plus de cinq ans, mam'zelle Rose! Et, pour bien dire, c'est depuis le jour où je suis arrivé du pays avec une lettre de recommandation pour votre papa, M. Lambert, et où j'eus pour la première fois le bonheur de vous voir.

—Cependant, monsieur Martin, vous ne me connaissiez pas encore.

—C'est vrai, mam'zelle ; mais ça n'y fait rien du tout, parce que vous, quoique bien jeune, vous étiez si jolie qu'en vous voyant ça m'a été là tout de suite (et Martin montrait sa poitrine) juste comme si on m'avait donné un coup de poing.

Depuis ce fut bien pire encore. Monsieur votre père m'invita à venir le voir, et vous jugez si je profitai de la permission !... Quel brave homme de père, vous aviez là, mam'zelle Rose ! Un ancien sergent de la garde impériale, rien, que ça !... qui avait fait toutes les guerres, en Italie, en Espagne, en Autriche, en Prusse, en Russie, partout, quoi ! et qui avait eu la jambe coupée par un boulet à Waterloo, en défendant sa patrie ! Comme j'aimais à l'écouter, le dimanche, quand il nous racontait ses campagnes, et qu'il nous parlait de ses campagnes, et qu'il nous parlait de son Empereur. Et avec ça si honnête homme ! et si bon cœur, quoique un peu bougon ! C'est celui-là qui n'a jamais fait tort à personne, ni refusé un service qu'il pouvait rendre ! " Va, mon garçon, me disait-il souvent, apprends bien ton état, travaille, sois honnête, et ne t'inquiète pas du reste. L'argent n'est rien dans ce monde ; l'honneur est tout. " Et il avait raison, car je le trouvais bien mieux vêtu avec sa vieille capote râpée et son ruban rouge passé à sa boutonnière, que s'il avait eu un habit tout neuf du Louviers le plus fin. Aussi voyez-vous, mam'zelle Rose, je l'aimais et le respectais ni plus ni moins que s'il eût été mon propre père ! et c'est ça que mon amour pour vous n'a fait que croître et embellir... parce que vous étiez si gentille et si douce avec lui, et vous en aviez tant de soin quand ses blessures le faisaient souffrir, que ça faisait plaisir à voir, et qu'il m'est arrivé bien souvent de sortir de chez vous les larmes aux yeux, et de rêner vingt fois de suite, le long de la rue : Mon Dieu ! mon Dieu ! quelle femme j'aurais là !... Pardon, mam'zelle ; je sais bien que vous ne m'aviez pas promis ça, et que je comptais, comme on dit, sans mon hôte ; mais si on ne se flattait pas quelquefois en ce monde, personne n'aurait le courage de vivre. Par exemple, il savait mon projet, lui, le père Lambert. Quelque temps avant sa mort, je lui avais dit, à ce pauvre cher homme...

—Ah ! interrompit Rose, il ne m'en a jamais parlé. Et qu'avait-il répondu ?

—Il m'avait répondu : Quel dommage que tu ne sois pas encore plus avancé ! Ce qui était mē dire : Travaille et tâche d'arriver, et l'affaire pourra s'arranger ; mais jusque-là, *motus* ! Et il avait raison, parce que ni lui ni moi ne connaissions l'avenir. Je pouvais ne pas réussir ; un meilleur parti pouvait se présenter, et il ne fallait pas vous donner des idées trop tôt. Aussi, vous le savez, je n'ai rien dit ; et quand il n'a plus été là pour vous protéger, moi, qui venais vous voir tous les dimanches, je me suis privé de ce plaisir-là... et ça m'a coûté, je vous l'assure ; mais ça aurait pu vous nuire. Je ne suis plus venu que de temps en temps, et seulement pour ne pas être tout-à-fait oublié par vous.

—Moi, vous oublier ! Ah ! monsieur Martin, ce serait mal à vous de l'avoir cru !

—Vous êtes bien bonne, mam'zelle Rose ; mais c'est qu'au fond je me rends justice. Je sais bien que je n'ai rien de ce qui plaît aux jeunes filles... Je sais bien que je n'ai rien de ce qui plaît aux jeunes fille... Je ne suis pas un joli garçon, moi ni un élégant... je ne suis qu'un ouvrier qui travaille du matin au soir, et qui ne peut guère à la toilette... ; et, tout bien compté, je ne m'en repens pas ; je viens enfin de passer ouvrier. Six francs par jour, et un intérêt dans la maison ! et mon patron, M. Mariot, qui a bien assez d'économies pour se retirer des affaires, m'a promis de garder l'établissement jusqu'à ce que je sois en mesure de le prendre. De plus, j'ai deux mille francs sur le grand livre et trois cents à la caisse d'épargne... et je suis venu, mam'zelle Rose, vous dire que vous me rendrez le plus heureux des hommes, si vous voulez bien accepter tout ce que je gagnerai à l'avenir et tout ce que je possède aujourd'hui, en y comprenant un cœur qui vous apprécie comme vous le méritez, mam'zelle, qui n'a jamais aimé, qui n'aimera que vous... Oh ! pour

ce qui est de ça, vous pouvez en être sûre, car je voudrais faire autrement que je ne le pourrais pas.

Pierre Martin débita cette longue harangue tout d'un trait et sans reprendre haleine. Il n'y a, dit-on, rien de tel qu'un poltron une fois lancé, et depuis quinze jours que Martin excitait son courage à cette démarche décisive, il n'y avait pas pensé une seule fois, qu'il ne sentît aussitôt son cœur se serrer et ses jambes fléchir. Ce secret renfermé pendant cinq années au fond de son âme, s'en échappait enfin avec autant de violence que l'eau amassée devant une écluse en met à se précipiter dans le bassin inférieur, quand on a levé l'obstacle qui la retenait. Quelle femme fut demeurée complètement insensible à cet amour si vrai, si désintéressé, si délicat, si profond ! Rose en fut touchée, mais en dépit d'elle et presque à son insu. D'autres idées la préoccupaient. Livrée à elle-même, seule au monde, et vivant du travail de ses mains, elle avait depuis peu ouvert imprudemment sa mansarde à de fausses amitiés, son oreille à des conseils dangereux, son cœur à des suggestions perfides ; elle avait déjà fait quelques pas dans cette route semée de pièges où se perdent et périssent tant de pauvres filles. Elle répondit assez froidement à Pierre Martin.

Rose, après son départ, resta quelque temps immobile et pensive.

— Il m'aime, celui-là, pensait-elle ; oh ! oui, je ne puis en douter. Une femme doit être heureuse avec lui... Un si honnête homme... Ce n'est pas brillant, mais c'est bon, c'est solide... Ah ! je voudrais pour l'aimer aussi !

Par malheur, Rose n'avait encore que vingt ans, et à cet âge, quand le cœur et la raison ne sont pas d'accord, c'est rarement la raison que l'on écoute ; bientôt d'ailleurs la porte de la jeune fille s'ouvrit et Mlle Picard entra.

Mlle Picard, qui ne connaissait Rose que depuis quelques mois, avait su lui inspirer une confiance sans bornes, et exerçait sur son esprit une grande influence. Cependant il y avait bien peu de rapports entre elle et sa jeune compagne, et la règle ordinaire ; qui se ressemble s'assemble, n'était guère applicable cette fois. Madeleine Picard avait environ trente ans ; mais à n'en juger que par ses traits fatigués et son teint flétri, on lui en eût volontiers donné quarante. Sa bouche était grande et ses lèvres épaissies, son nez gros et court ; ses mouvemens, son langage, tout trahissait en elle les habitudes d'une vie désordonnée qui avait depuis longtemps dépravé son esprit et son cœur. C'était une de ces foibles créatures qui ne vivent que pour le plaisir, et qui, chassant obstinément l'avenir de leur pensée, sont toujours esclaves de la passion du moment. Elle entra de rire sur les lèvres, le nez au vent, sautillant sur la pointe de ses pieds, et fredonnant je ne sais quel refrain, qui, mieux articulé, eût sans doute blessé cruellement les oreilles peu aguerries de la pauvre Rose.

— Eh ! vite, eh ! vite, s'écria-t-elle, habille-toi, belle... Tout ce que tu vois de cosu... Nous dinons au Cadran-Bleu, et de là nous irons à l'Ambigu-comique... C'est M. Edmond qui régale... Une première... rien que ça !

Encore ? dit Rose en hésitant.

— Sans doute... Est-ce que tu vas faire la bégueule ?

— Non... mais...

— Quoi ?

— Il me semble que cela n'est pas bien, Madeleine... accepter ainsi d'un jeune homme...

— Puisqu'il est riche... Il fait bien que ceux qui ont paient pour ceux qui n'ont pas... D'ailleurs n'est-il pas homme ? La galanterie française... c'est connu ça !

— C'est égal, je t'avouerai franchement...

— Laisse-moi donc tranquille ! Il ne manquerait plus que de refuser ! comme ça serait honnête ! Pauvre jeune homme ! si doux, si bon enfant... et puis si gentil !

Suite et fin au prochain numéro.

LE FANTASQUE.

QUÉBEC, 22 NOVEMBRE, 1841.

UN CHAPITRE A PROPOS DE GENS QUI POUR AIMER TROP LA DANSE NE
SAVENT PLUS SUR QUEL PIED DANSER.

Nous apprenons qu'on se propose d'organiser pour l'hiver où nous entrons une série d'*Assemblées* ou soirées dansantes sur un ton beaucoup plus brillant qu'on ne les avait vues depuis plusieurs années. Nous approuvons jusqu'à un certain point pour notre part ces réunions où l'élite de la société lutte de grâce, de richesse, d'amabilité, et nous pensons que si l'on ne voyait y souscrire que ceux absolument qui peuvent le faire sans se gêner sous l'important rapport pécuniaire, elles auraient, somme toute, un bon résultat général pour notre ville, à laquelle elles donneraient une nouvelle vie et pour plusieurs industries qu'elles tendraient à favoriser; mais malheureusement l'orgueil et la vanité qui ne manquent point d'être excités chez quelques familles favorisées peut-être sous tous les rapports excepté sous celui de la fortune, par le contact de ceux qui peuvent facilement faire grand étalage, ont des effets ruineux et causent un surcroît de dépense, un malaise intérieur que ne peuvent compenser que difficilement des mois de stricte économie et même de privations. Il est vrai qu'on peut répondre à cela que chacun doit être le libre arbitre et le meilleur juge de sa propre conduite, d'autant plus que l'abus porte avec soi sa punition. En avouant que la réplique est des plus justes, nous ajouterons qu'autant que possible on ne doit pas offrir de tentations à la faible et vaine humanité.

Afin de démontrer jusqu'à quel point nos remarques sont bien fondées nous ferons part à nos lecteurs d'une scène qui s'est passée devant nos yeux dans une maison où la nouvelle du rétablissement de bals périodiques avait introduit une joie frénétique chez la partie juvénile de la famille et une terreur que révélait de profonds soupirs chez son chef qui paraissait entrevoir dans cette annonce un gouffre insatiable pour ses pauvres écus, et une source abondante de deboires et de querelles incessantes. Nous ne nommerons pas les acteurs de cette petite comédie, attendu qu'ils n'aimeraient peut-être pas à se voir ainsi dévoilés publiquement; nous prions seulement les personnes qui les reconnaîtraient de n'en souffler mot à âme qui vive, attendu que nous serions très-mortifié d'avoir abusé de la confiance que ces bonnes gens avaient en nous. Quant à ceux qui voudraient absolument savoir de qui nous voulons parler, nous leur conseillerons de bien regarder autour d'eux de regarder même dans leur propre famille, et nous sommes certain qu'ils trouveront quelques têtes à qui le bonnet fera. Une autre chose dont nous sommes parfaitement sûr; c'est que la leçon ne servira à personne; car on voit toujours la paille qui est dans l'œil du voisin et qu'on n'aperçoit pas la poutre qui est dans le sien... par la raison bien simple que quand on a une poutre dans l'œil on est bien près d'être aveugle. Voilà une chose à laquelle les évangélistes n'avaient point songé. Mais revenons sans plus tarder à notre

histoire qui n'est point un conte, comme on pourra voir pour peu qu'on ait la patience de la lire.

La scène se passe chez un brave homme bni, malgré des talents distingués dans sa profession, malgré sa grande probité ou peut-être, malheureusement à cause d'elle, n'est parvenu qu'à vivre au jour le jour et quelquefois au jour la nuit sans atteindre même à ce qu'on appelle une honnête aisance. L'honnêteté y est ; mais l'aisance n'est pas encore arrivée. Cela ne l'a pas empêché de bien élever ses enfants. Je dis bien élever parceque l'on appelle ainsi donner de l'éducation, de bonnes manières, des goûts recherchés à des jeunes gens qui n'auront pour héritage qu'une fausse position dans le monde et l'envie d'y paraître au dessus de leurs moyens réels. Il me semble que si cet homme qui n'a qu'une réputation intacte à laisser à ses descendants, avait fait de ses garçons de bons ouvriers instruits et intelligens au lieu de notaires décevrés, d'avocats flâneurs de docteurs sinécristes, de ses demoiselles d'adroites et laborieuses ménagères pu lieu d'inutiles ornements de salon et de coins de cheminées, il serait plus véritablement heureux, plus satisfait de son avenir qu'il ne peut l'être avec les inquietudes que lui cause le caséement incertain de toute sa progéniture. Mais brisons là dessus ; nous n'avons pas entrepris de corriger cette manie qui ne prend sa source que dans le trop grand respect des parents pour leurs enfants, contrairement aux recommandations de l'écriture sainte ; d'ailleurs nos conseils tomberaient à l'eau puisque les membres de la famille de notre héros sont presque aussi grands que père et mère ; c'est donc de la moutarde après dîner. Revenons encore une fois à notre histoire.

Il est nuit, on a justement fini de souper et par conséquent on est encore réuni autour de la table ; le petit porteur de gazettes apporte celle du jour et l'on s'empresse auprès du père qui la déploie, afin d'y voir chacun ce qui l'intéresse le plus ; lui le père cherche les nouvelles intérieures, puis celles du dehors, la mère jette un coup-d'œil furtif à l'article des naissances, des mariages et des morts ; elle connaît non seulement tous ceux qui y sont désignés mais encore leur parenté leur généalogie, les différentes alliances de leurs familles et n'est interrompue dans sa longue description que par un cri de joie de deux des demoiselles qui ont aperçu l'annonce d'un marchand qui « déballe un assortiment complet des marchandises nouvelles dans les derniers goûts reçues par tel bâtiment qui vient d'entrer dans le port. » Ce sont peut-être (et même le bruit s'en répand d'une manière alarmante parmi l'essaim empressé des coureuses de boutiques) des marchandises reléguées dans l'arrière-magasin depuis plus années et sur lesquelles il ne peut attirer les regards que par cette innocente supercherie) n'importe il y aura foule de curieuses chez celui qui l'emploie et nos jeunes demoiselles se promettent bien d'aller augmenter le nombre de celles qui vont bouleverser, déployer, dérouler, retourner une à une toutes les pièces d'étoffes diverses que le marchand veut bien livrer aux regards profanes des acheteuses aussi bien à ceux des heureuses du jour qui achètent sans demander le prix que des élégantes sans argent, auxquelles on vend de tout sans livrer de rien. On parle déjà des emplettes qu'on ne peut manquer de faire ; à l'une il faut de toute nécessité un manteau, à l'autre un châle, à celle-là une robe, à celle-ci un chapeau ; tout ce qu'elles ont, assurent-elles, leur a fait un usage ridicule et long ; elles n'osent plus

faire un pas dans la rue, on les montre au doigt, et chacune d'elles, s'en va caresser son père afin d'en obtenir ce qu'elle déclare indispensable; mais lui qui les croit parfaitement bien mises à son goût, et qui, de plus, ne sent que trop péniblement combien il serait impossible de satisfaire à tous ces caprices qu'elles représentent comme des besoins pressants, avec une éloquence et une volubilité qui lui percent le cœur; il veut entreprendre de raisonner et de les convaincre qu'elles sont bien vêtues, que la saison est presque passée, que l'annonce du marchand n'est qu'un tour d'adresse; que d'ailleurs en ce moment il est horriblement gêné; des arguments ne servent qu'à exciter contre lui la mauvaise humeur unanime; on le déclare tyran, avare, et de plus inepte en matière de toilette, enfin la discussion en était arrivée à un ton vif qui allait passer à l'aigreur lorsqu'un des jeunes gens qui avait saisi le journal qu'avait jeté le père en signe de désespoir s'écria : Bon ! voilà qu'on va rétablir les *Assemblées* !

A cette annonce répondirent de délirantes expressions de joie qui se traduisaient par une mimique différente selon le caractère des divers sujets; l'un frappe dans ses mains, l'autre saute de plaisir, celui-ci essaie déjà dans un coin les pas les plus recherchés de la maîtresse de danse; mais ce faisceau de joies diverses se résuma bientôt en un cri unique et qui sonnait un bien désagréable uisson aux oreilles du malheureux père : Nous irons ! tu vas souscrire ! nous ne pouvons pas faire autrement ! Dieu quel plaisir nous allons avoir ! oh la bonne idée qu'on a eue là ! qu'ils ont d'esprit ceux qui ont mis la chose en train !

A ce torrent de paroles, qui étaient autant de coups de poignards pour l'excellent mais pauvre chef de cette famille, excellente aussi dans le fond, mais inconsidérée à la superficie, il ne répondait que par un morne silence auquel on ne fit pas d'abord attention, occupé qu'on était à se rejouir. Le premier moment de délire une fois passé on voulut entendre de nouveau et en détail la bienheureuse nouvelle; on fait même reproche au père de ne l'avoir pas trouvée plus tôt; celui-ci l'accuse de maladresse, l'autre d'une mauvaise volonté intentionnelle; enfin pour éprouver de suite son sentiment, pour sonder plus sûrement son opinion sur cette brillante innovation renouvelée des belles années de la capitale, que la plupart des jeunes gens ne connaissent que par tradition, et dont peut-être à cause de cela ils s'exagèrent les plaisirs, on met entre les mains du pauvre homme le fortuné journal dont on le prie de lire l'article le plus intéressant. — Eh que m'importent les assemblées et tous les bals de la ville, je ne prétends point y aller, ainsi je ne vois pas pourquoi vous faites tant de bruits à propos de rien. Cette marque inouïe d'une désapprobation aussi tranchante, coupa court à la joie générale qu'elle changea immédiatement en une profonde tristesse qui se traduisit par un morne silence. Cependant de ce moment dépendait la destinée des amusements de tout l'hiver; il fallait donc tâcher de ramener le maître dans la bonne voie, par des raisonnements; à défaut de raisonnements par des supplications et à l'inefficacité de ce dernier moyen devait suppléer la coercition presque toujours triomphante des reproches.

— Comment, dit celle d'entre les sœurs qui dans la famille avait l'initiative des questions épineuses où l'on avait besoin du consentement paternel, tu n'iras pas aux assemblées? Et pourquoi cela? tu nous as souvent raconté combien dans
 ton temps vous y avez eu de plaisir.

— C'est possible ; mais alors on savait mieux s'amuser et d'ailleurs les affaires allaient bien mieux ; on pouvait dépenser beaucoup d'argent ; au lieu qu'à présent tout va mal et c'est avec bien de la peine qu'on peut vivre et fournir aux simples besoins d'une maison.

— Ah voilà comme tu es ! toujours des plaintes. Ne dirait-on pas qu'il faut de la fortune pour souscrire aux assemblées ; tandis que c'est une bagatelle, une affaire de rien ; tous les jours on fait des dépenses plus fortes et qui ne donnent aucun plaisir !

— La souscription n'est pas la ruine d'un homme, j'en conviens ; mais c'est les frais invariables de toilette montent en peu de tems à une somme dont le sacrifice serait douloureusement senti dans notre ménage ; surtout dans ces années où l'on fait si peu de chose.

— Vas-tu encore prêcher la misère ! à l'entendre on dirait que nous allons en vite être réduits à mendier le long des chemins. Nous ne sommes pas des filles et tu sais bien que nous ne voudrions pas te faire faire plus de dépenses que tu n'en peux supporter. Quant à la toilette ça ne coûte rien ; tu sais toi-même que nous faisons nous même tout ce qu'il nous faut. Il faut que tu souscrives ; tu ne peux pas faire autrement.

Les autres enfants, voyant que le moment était venu de frapper le grand coup, commencèrent un concert de prières et de supplications au milieu desquelles un être moins bon même et moins faible que lui, aurait perdu toute sa volonté. Là-dessus, pensant que les bals publics, seraient un moyen de produire ses filles au grand monde où elles ne pouvaient, selon son idée, manquer de faire sensation et même se placer avantageusement, vient joindre sa voix aux leurs, afin de pousser le brave homme dans ses derniers retranchements. Elle croit devoir lâcher grand, le dernier mot :

— Certainement, mon ami, tu ne peux point faire autrement ; tu es avocat, exige donc que tu dois tenir ton rang. Que dira le monde si l'on ne voit pas de demoiselles parmi celles de tes confrères ? On pensera que tu es trop pauvre, que tu n'es pas employé, que tu ne peux plus faire figure avec les autres, qu'on te laissera de côté ; tu ne feras plus rien, nous serons ruinés pour avoir voulu trop économiser.

— Eh, mon amie, les gens qui m'emploient le font parcequ'ils ont besoin de moi, qu'ils pensent que je puis leur être utile et ne s'inquiètent pas, dès que je aide bien leur cause si le soir je vais faire grand embarras au milieu d'un bal. Depuis le monde pour qui, se on toi, je dois faire danser toute ma famille, ne viendra pas me tendre la main lorsque pour égaler les folies des autres je me serai plongé dans des dettes rumeuses. Tu dois bien te rappeler ce qui arriva autrefois à Mr. le gros marchand dont la femme eut clypsa long-tems aux assemblées celles des premiers de la ville. Le pauvre diable n'était pas d'opinion de souscrire aux assemblées ; je m'en souviens fort bien puisque j'étais un de ceux qui allèrent solliciter de se joindre à nous. Il donnait pour raison son peu de goût pour la danse, la multiciplicité de ses affaires, le surcroît de dépense que cela lui causerait ; mais sa femme était la qui brûlait de mesurer ses atours, ses bijoux, son goût recherché avec ceux des dames qui la précédaient peut-être par leur posi-

tion sociale. Elle le supplia tant, employa si bien l'argument de : *que va dire le monde ?* qu'à la fin il consentit et signa. Une fois entraîné par le torrent de l'orgueil se monta ; il se piqua d'honneur et fut bientôt le premier à favoriser les idées extravagantes de sa moitié qu'il se plaisait à proclamer la reine de la toilette le miroir, ou plutôt le soleil de la mode. Au lieu d'éblouir la mortifia par son luxe ceux qui ne pouvaient ou ne se souciaient point de lutter avec lui. Peu à peu ses affaires se dérangèrent, son crédit parut vaciller ; bientôt il éprouva de l'embarras dans son commerce, quoique je ne pense que la dépense cependant un peu forte pour ses moyens à laquelle il fut poussé sans s'en apercevoir ait été la cause première de sa chute, il dut faire faillite et lui qui avait tout fait pour le monde pour inspirer de la confiance, vit le monde l'abandonner, rire de son infortune, tourner le dos. Il avait souscrit aux assemblées pour rassurer en quelque sorte ses créanciers et dans son malheur ceux-ci refusèrent tout arrangement avec lui parceque, dirent-ils, il n'aurait pas dû aller aux assemblées. Aujourd'hui il est commis d'un de ses anciens commis qui a su profiter de son exemple et à son exemple a profité.

— Ah ! te voilà toujours ! avec tes histoires sinistres ! et celle de ton marchand sans aucun rapport avec nous.

— C'est vrai en ce que je n'ai pas de fortune à perdre. Enfin vous le voulez tous, je souscrirai aux assemblées ; mais si voulez me faire un plaisir réel, serai-je d'y briller par la simplicité de vos parures ; en agissant ainsi, outre que vous ne m'exposeriez point à d'amères contrariétés, vous rendriez un véritable service à bon nombre de mes amis qui se trouvent dans une situation analogue. Malgré la sagesse de ce conseil, on ne songea qu'au plaisir de figurer au premier rang dans ces brillantes réunions, terre promise de nos jeunes beautés, et plus d'une repassait déjà d'avance dans sa tête les ajustements qu'elle doit préparer et qui vaudront tant de regards envieux de la part du beau sexe et de conquêtes chez un vilain. D'après ce que nous venons de raconter, on pourrait croire que nous sommes poussés par un sombre esprit de rigide et pédantesque puritanisme et que nos desirerions empêcher l'organisation de ces bals où notre jeunesse se promet la débauche de plaisir. Loin de là ! Mais au moins nous aimerions à voir suivre le conseil que le bon père de famille donnait à ses demoiselles qu'il voudrait ainsi que nous voir briller par leur simplicité.

RÈGLEMENT DE COMPTES

Reçu d'un abonné de St. Mathias 5s.

Reçu de notre agent à St. Hyacinthe £2. 2. 6 pour balance de son compte.

ATTENTION, MARCHANDISES A BAS PRIX

Le soussigné a l'honneur d'informer le public et ses amis que se disposant à se retirer de la campagne très prochainement il se propose de se défaire de ses effets de commerce à des prix les plus réduits ; il a un assortiment considérable de marchandises nouvelles en tous genres, telles que, un superbe assortiment de rubans de satin figurés et unis, gros de Naples, un choix riche de châles de satin, mouchoirs de crêpe, de gaze et de soie ; gants de toutes couleurs, de toutes qualités, draps carrautés pour manteaux et autres ; pelletteries de diverses espèces et une grande variété d'autres articles trop longs à énumérer.

MICHEL GRAVEL

No. 30, Rue St. Jean

Fis à ris de Messrs Lauric et Cie

Québec 28 Novembre 1841.